

Chaque matin, Alice se donnait à la même chanson. Le sifflement de la théière accompagnait la radio qui annonçait le mauvais temps. La vie à Venise n'était plus la belle vie d'antan. La pluie, les inondations et les immeubles qui s'effondrent étaient devenus le quotidien de ce nouveau monde dystopique. Au moins, ils étaient protégés des incendies.

Dehors, les gondoles qui n'avaient pas encore coulé servaient de nids aux mouettes. Les algues remontaient sur les trottoirs parfumant les rues et transformant le sol en patinoire. Alice se sentit forcée de ranger le parapluie et se tenir aux murs d'une main et de se boucher le nez de l'autre.

Arrivée sur son lieu de travail, elle tira les stores de son magasin, libérant l'odeur des poissons séchés. Elle traversa la pièce pour rejoindre une petite porte donnant sur des vestiaires sombres. Elle se changea et déposa ses affaires trempées dans le casier rongé par la rouille. À son fond, elle fut surprise d'y découvrir une enveloppe. Elle crut naturellement à l'erreur, mais son nom inscrit au dos ne faisait aucun doute : elle lui était adressée.

Elle hésita un instant. Cette écriture, elle la connaissait bien, trop bien peut-être. C'était celle de sa sœur, qu'elle n'avait pas revue depuis qu'elle avait dix ans. Elles avaient été séparées depuis l'incident. Jamais elle ne pourrait oublier ce qu'elle avait fait ce jour-là. Si elle pouvait revenir en arrière, elle pourrait tout changer. Mais elle ne pouvait pas changer le passé, elle devait en subir les conséquences.

Elle caressa délicatement l'enveloppe, comme pour essayer de ressentir la peau de sa sœur. Sous ses doigts, les gouttes d'eau formaient des taches d'encre effaçant petit à petit les lettres. Alors elle ferma les yeux quelques secondes avant de déchirer le haut de l'enveloppe.

La photo qu'elle contenait dégageait un parfum délicat de raisin, illustrant l'image de sa sœur et d'elle dans un champ de vignes. Pourquoi tenait-elle ce souvenir d'enfance entre les mains ? Elle n'avait plus qu'une seule certitude : elle devait retourner là où tout avait commencé.

Elle ne réfléchit pas plus longtemps. Elle mit la photo dans sa poche, renfila sa veste de pluie et partit sans se retourner. Elle sauta dans la première gondole qui flottait suffisamment bien, la déchargea de ses poissons morts et commença à ramer. Les quelques valeureux qui étaient de sortie la dévisageaient ou évitaient son regard. Mais elle n'en prit pas compte. Tout ce qui l'intéressait était de retourner dans sa maison d'enfance. L'idée qu'elle puisse revoir sa famille la rendait particulièrement heureuse.

Au milieu du dégoût des passants, elle fredonnait, l'esprit léger. Elle remontait avec vivacité la rivière qu'elle connaissait tant. Autour d'elle, les paysages défilaient. Des villes qui tombaient en ruine, des villages abandonnés en passant par les marécages. Rien ne l'arrêtait.

Le fleuve traversa une petite ville abritant quelques rescapés. Sur ses murs, elle pouvait voir des avis de recherche traçant les contours de son visage. Elle pénétrait un territoire qui lui était hostile. Elle dirigea sa gondole pour la ramener au centre du courant, tirant davantage sa capuche se faisant la plus discrète possible.

Les habitants ne lui prêtaient guère attention au début, mais les quelques passants sur les rives remarquèrent sa présence, intrigués par son comportement. Au bout de plusieurs minutes de silence, se sentant percée de toute part par les regards, elle fut reconnue : « C'est elle ! » cria quelqu'un en la pointant du doigt.

Un déferlement de mépris s'abattit sur elle, tandis qu'on la huait de toutes les directions. Les parents tiraient les enfants pour ne pas qu'ils la voient, les commerçants quittaient leur magasin pour se rejoindre au mouvement. On commença à la caillasser. De toutes ses forces, elle essayait de s'extirper de cette situation, mais les cailloux arrivaient à destination. Elle se protégeait avec ses bras comme elle le pouvait, mais la dureté des chocs la recouvrait de bleus. Sa tête sifflait, son corps saignait et ses muscles brûlaient, mais elle avait réussi à s'enfuir.

Lorsqu'elle arriva à la frontière du champ, hésitante, elle vit au loin sa sœur, assise sous un parasol, en train de lire. Elle avait du mal à se concentrer à cause de l'odeur nauséabonde, mais elle était là à l'attendre. Alors elle se précipita vers elle en courant. Quand sa sœur entendit les pas se rapprocher d'elle, elle leva le nez de sa lecture. Elle faillit ne pas la reconnaître.

Elles se jetèrent dans les bras. Alice pleurait toutes les larmes de son corps, écrasant presque les os de sa sœur, de peur qu'elles ne soient séparées de nouveau. « Tu as dû en baver » lança-t-elle à Alice en voyant toutes ses blessures. Mais ce n'était que de petites inconvenances face à leurs retrouvailles.

« Papa t'a enfin pardonné ». Cette nouvelle remplit le cœur d'Alice de bonheur. Elle ne prêtait pas attention au regard des autres, et ça ne la gênait pas d'être détestée par le reste de la planète. Mais elle ne pouvait jamais combler la déchirure de son père l'ayant chassée.

Elle n'était alors qu'une enfant voulant régler la faim dans le monde. Elle avait toujours regretté d'avoir réalisé ce jour-là le vœu de faire pleuvoir des poissons sur la surface de la Terre.